

Parcours migratoires

ZABI ERNÂYAT-ZÂDA ET CAROLINE JANNARD, *Afghan et musulman, le Québec m'a conquis*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2015, 131 pages

AKOS VERBOCZY, *Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de la loi 101*, Boréal, 2016, 230 pages

Daniel Gomez

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gomez, D. (2016). Parcours migratoires / ZABI ERNÂYAT-ZÂDA ET CAROLINE JANNARD, *Afghan et musulman, le Québec m'a conquis*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2015, 131 pages / AKOS VERBOCZY, *Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant de la loi 101*, Boréal, 2016, 230 pages. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 30-30.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PARCOURS MIGRATOIRES

Daniel Gomez

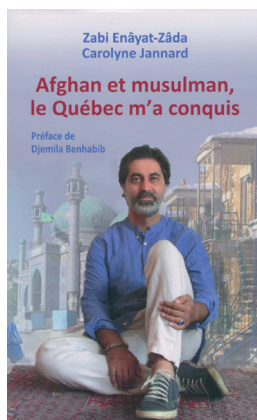
Les deux petits récits parus récemment qui traitent tous deux d'expériences migratoires, celui de Zabi Emayat-Zada et celui d'Akos Verboczy, m'ont fait inmanquablement penser à la démarche de Shmuel Eisenstadt, ce sociologue israélien qui s'est beaucoup penchée sur les cheminements migratoires des individus. Pour lui, le déplacement migratoire passait par différentes étapes, physiques et mentales, plus ou moins douloureuses, grâce auxquelles l'immigrant passait d'un contexte social à un autre. La sociologie a par la suite emprunté énormément aux intuitions du sociologue israélien pour étudier les cheminements psychologiques et physiques des immigrants. Nul doute qu'Eisenstadt aurait apprécié les récits de nos deux néo-Québécois.

**ZABI ERNĀYAT-ZĀDA ET
CAROLINE JANNARD**
**AFGHAN ET MUSULMAN,
LE QUÉBEC M'A CONQUIS**
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles,
2015, 131 pages

Et si jamais par malheur la culture devient une forme d'aliénation, alors sachez qu'elle a perdu de son essence et qu'une nécessaire rupture s'impose.

– Djemila Benhabib (préface p. 9)

Quiconque est un tant soit peu sensibilisé à la problématique du cheminement migratoire et à l'inévitable processus d'acculturation qui l'accompagne, appréciera à sa juste valeur cette petite citation de Djemila Benhabib, tirée de la préface qu'elle a rédigée pour le récit de Zabi Enāyat-Zāda, cet immigrant afghan musulman arrivé au Québec en 1983, à l'âge de 17 ans. L'ouvrage, qu'il a rédigé avec l'aide de Caroline Jannard, une thérapeute en relation d'aide, traite en un peu plus de vingt courts chapitres, des blogues certainement, de différents sujets qui se rejoignent en un point commun : la difficulté de gérer deux codes culturels ; cette difficulté est d'autant plus grande que l'un des deux codes, l'afghan, se situe carrément aux antipodes de la culture libérale nord-américaine. Les propos de Zabi Enāyat-Zāda ne sont pas sans nous rappeler l'histoire récente de Mohamed Shafia, cet Afghan de 58 ans, qui, avec l'aide de son fils, a assassiné ses trois filles et son ex-épouse parce qu'elles avaient dérogé au «code d'honneur» de la famille et de la culture afghane. Le cas de Shafia et de son fils illustre bien l'impossibilité pour



certaines individus de surmonter les inévitables confrontations culturelles générées par la migration.

De façon assez intimiste, Enāyat-Zāda nous parle de l'Afghanistan, de ses rapports de classes et de sexes, de son traditionalisme oppressant et de son système scolaire effroyablement répressif. Il nous entretient aussi de sa famille de commerçants aisés, de la guerre, de l'émigration vers Montréal et de la sévère régression sociale qui s'en suivit. Il nous dit le choc que peut ressentir un adolescent de 17 ans, fraîchement débarqué de Kaboul, au contact des mœurs sociales québécoises, et surtout face à la grande liberté des femmes. Par exemple, des choses aussi anodines que s'asseoir pour la première fois dans un autobus de Montréal auprès d'une jeune femme en short prennent une dimension démesurée. Le rejet catégorique par la mère de Zabi de sa première « blonde » québécoise et la soumission de ce dernier, illustre éloquentement le poids de la résistance à l'acculturation. Enāyat-Zāda réalise que ce processus est inexorable quand 20 ans après son immigration il retourne à Kaboul et éprouve un sentiment de déception et de mal-être, qu'il se sent étranger dans « son pays ».

L'ouvrage de Zabi Enāyat-Zāda et Caroline Jannard est d'une lecture agréable. Il n'apprendra pas grand-chose à ceux et celles qui sont familiers avec la problématique du cheminement migratoire et des étapes de l'intégration. En revanche, il sensibilisera davantage les non-initiés aux difficultés, voire à l'impossibilité pour certains individus, de gérer la « transculturation », comme cela semble être le cas pour le père de l'auteur. Ces déchirements internes sont encore plus douloureux quand les individus proviennent de cultures très traditionnelles et très oppressives. D'où la nécessité de « désacraliser » les modèles culturels et d'opérer parfois des coupures radicales, tel que le suggère Djemila Benhabib en exergue.

AKOS VERBOCZY
RHAPSODIE QUÉBÉCOISE.
ITINÉRAIRE D'UN ENFANT
DE LA LOI 101

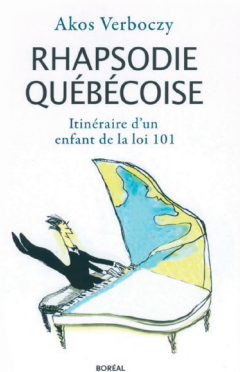
Boréal, 2016, 230 pages

Parler de l'instrumentalisation de l'immigration pour combattre la souveraineté est devenu le plus grand tabou politique au Québec.

Akos Verboczy, p. 160

Le hasard fait parfois bien les choses ; ainsi, presque au même moment où Zabi Enāyat-Zāda (voir article précédent) nous fait partager les réflexions que lui inspirent son parcours migratoire et son intégration à la société québécoise, Akos Verboczy publie *Rhapsodie québécoise*, un ouvrage dans lequel il narre lui aussi son parcours migratoire. Il a de l'humour Verboczy, et il écrit bien, ça rend son essai très plaisant à lire. La lecture est rendue encore plus aisée par la présentation de l'ouvrage : trois grands chapitres et une cinquantaine de thèmes plus ou moins anecdotiques survolés. On ne se sent pas forcé de suivre l'ordre chronologique de l'essai, on peut sauter d'un thème ou d'une anecdote à l'autre.

Verboczy se qualifie lui-même « d'enfant de la loi 101 », et en effet il arrive au Québec en 1986 à l'âge de 11 ans. Son contact avec le fait français ne va pas de soi ; en effet, sa mère s'installe dans l'ouest profond de Montréal, là où la présence française est on ne peut plus discrète, et où l'ignorance du Québec profond atteint des sommets insoupçonnés. L'école comme lieu de socialisation à la culture québécoise ? N'en parlons pas... Après un séjour un peu débilitant en classe d'accueil et un autre dans une école secondaire, dans laquelle il n'y avait pas un seul Québécois, Akos est admis au Cégep de



Rosemont, au grand désespoir de sa mère, farouche opposante à la loi 101. Là, il subit le grand choc culturel qui va déterminer son destin migratoire. « Mais le cégep m'a permis d'ouvrir sur un autre monde, celui que le ministère de l'Éducation m'avait habilement caché jusque-là : le Québec » (p. 141). Puis ce fut l'UQAM et l'engagement militant indépendantiste qui le mena du référendum perdu de 1995 jusqu'à la charge d'attaché politique de la ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles. C'est ce qu'on appelle l'intégration politique.

Ne nous leurrons pas, derrière l'humour d'Akos Verboczy sourdent de profondes colères. La première de ces colères vise les immigrants eux-mêmes, surtout ceux de l'ouest de Montréal, complètement ignorants de la réalité française du Québec, repliés sur eux-mêmes et cultivant une forme de racisme envers les Québécois et le fait français en général. L'autre colère s'aggrave autour du multiculturalisme et de ses effets insidieusement culpabilisants sur les Québécois. Ainsi, dans le cinéma par exemple, l'on se sent de plus en plus obligé de « saupoudrer » de « l'ethnique » dans une grande partie des productions d'ici. La mollesse des Québécois face aux nouveaux arrivés, leur peu d'empressement à défendre leur identité, soulève également l'ire de Verboczy. Entendre un Québécois « de souche » dire à un nouvel arrivant, en s'excusant presque, « Nous sommes tous immigrants », faisant ainsi abstraction de près de 400 ans d'histoire nationale, est pour lui inconcevable. Dans le même sens, le système scolaire québécois, qui fait si peu de place à la culture et à l'histoire nationale québécoise, n'échappe pas à son courroux. Il lui reproche également un flagrant manque de rigueur.

L'auteur souhaite que davantage d'immigrants puissent se sentir chez eux ici, qu'ils s'intègrent mieux – en autant que cette notion veuille dire quelque chose –, mais il n'est pas sûr que le Québec prenne les bons moyens. Pour dire cela il n'hésite pas à interpeller aussi bien les nouveaux arrivants que les Québécois. Ça fait du bien... Bref, *Rhapsodie québécoise*, un essai que tous les Québécois, « de souche » ou pas, devraient lire...